

## Urnes

Elle disait « Putain de boches ! » ou « schleus », ou « doryphores », quand elle parlait d'un allemand. Jamais elle ne les appelait autrement, même après quarante ans de paix, même après l'Europe et la réconciliation. « Putain de boche ! » a-t-elle dit en éteignant la télé lorsque les chaînes ont retransmis la commémoration du 11 novembre montrant Mitterrand et Kohl main dans la main devant la tombe du soldat inconnu.

C'était une haine devenue atavique, transmise de génération en génération, avec dévotion et constance : un appendice au trousseau de la mariée et aux biens de l'héritage, l'offrande des vivants au culte mémoriel des aïeux sacrifiés. Pas besoin de gerbes ni de recueils, ni de prières aux morts : il suffisait de cracher au passage d'un allemand, d'éteindre la télé ou la radio dès qu'il y en avait un. Depuis 1870, notre famille vivait chaque jour comme si les morts avaient eu lieu la veille, comme on préserverait, au quotidien, les places et les assiettes vides de ceux tombés à Sedan, à Ypres, ou à Dunkerque.

Au centre du Bourg, leurs noms étaient gravés sur le monument aux morts. Notre famille avait perdu un aïeul en 70, deux frères - Jannick, le premier tombé dans la Somme, sa fiancée en était devenue folle, et Yvon à Verdun - trois oncles, en 40, un cousin, une tante et son bébé en 44. Un autre frère perdit une main sur une mine en labourant son champ. Il a voulu reprendre la ferme. Il a fait ce qu'il a pu. Il hurlait toutes les nuits. Il a traversé le demi-siècle, arrêté dans la douleur et une profonde misère. Un bras n'avait pas suffi.

A Plouvien, à quelques kilomètres du Bourg-Blanc, ma grand-mère rencontra après la libération, lors d'une commémoration, un jeune homme agité de la même haineuse férocité. Les deux familles s'accordèrent en tout, y compris dans le deuil, le sang versé et la rancune. « Putain de boches, disaient-ils ensemble, désormais. »

Ils eurent des enfants qui eurent des enfants, dont moi. Ma grand-mère profitait de chaque occasion pour nous transmettre la haine patrimoniale. Quand elle nous faisait les devoirs, dès qu'elle voyait un casque à pointe dans nos livres d'histoire, elle le désignait de l'index et disait : « Vous voyez, ça c'est un boche, un salaud. ». On la laissait dire. Elle nous parlait aussi de la grosse bertha. « Attention, disait-elle, si vous n'êtes pas sages, elle vous enverra



d'Allemagne un de ses obus et pfuitt ! ». On riait. « Il faut pas rire, c'est une machine monstrueuse la grosse Bertha ! Et c'est les schleus qui l'ont inventée ! »

Cette ferveur germanophobe, opiniâtre, se heurtait au nouveau discours sur la guerre qu'on nous enseignait.

Elle était sortie bouleversée et furieuse du cinéma lors de la projection de « Joyeux Noël ». Pour elle, le sacrifice, la souffrance, le désarroi ne pouvaient avoir de sens qu'au travers du discours patriotique qu'on lui avait servi après la guerre. Les mutins étaient des traîtres, Pétain un sauveur. On avait vengé la France, récupéré l'Alsace Lorraine ; seule la France avait souffert.

Ce qu'elle lisait dans nos cours la révoltait. Elle parlait de trahison et de honte. « Quelle co-responsabilité ? De la barbarie partagée, des souffrances égales ?! Et puis quoi encore ! Tout ça c'est des conneries. C'était pas une guerre illégitime ! Et oui, ça a été une boucherie, mais c'était de leur faute ! » Elle en pleurait. Ses grands oncles disparus ! Ce père mutique qui porta le deuil de ses frères morts au combat toute sa vie, la tante folle qu'on visitait une fois par mois à l'institut. Il fallait bien que ce fût pour quelque chose ... « Vous voulez que je vous montre la vérité ! » Elle sortait alors les reliques familiales, les photos, les lettres, l'obus que notre arrière-grand-père avait gravé, tout cet artisanat des tranchées qu'elle avait hérité comme la preuve de l'humanité de ces hommes, de l'injustice de leur mort et de la grandeur de leur sacrifice. « On ne dit pas le contraire, grand-mère, mais... » Elle nous interrompait. « Je ne veux pas entendre ça. » et elle rangeait ses trésors en nous jetant un regard noir et amer, sur nous qui trahissions la mémoire familiale.

Elle devait avoir honte aussi d'elle-même. Notre indifférence lui rappelait la sienne. Elle m'avait raconté qu'en 19, quelques gueules cassées étaient revenus au bourg. Ils étaient pathétiques et effrayants. Avec les autres gamins du village, elle se cachait derrière des murs de ronces après avoir chipé des prunes dans les arbres des vergers. Ils attendaient que l'un d'eux passe et lui jetaient dessus les fruits. Ils chantaient en s'enfuyant. « Si t'as pas de nez, comment tu fais pour respirer ? » Elle s'en rappelait un qui ne les avait pas poursuivis. Il avait simplement marché d'un pas un peu plus las, en secouant la tête en pleurant. Elle en avait gardé un profond remords et sa ferveur n'était pas éloignée d'une volonté de se faire pardonner ses cruautés d'enfance.

De tous ses petits-enfants, j'étais sa préférée. J'avais pris allemand. Par défi, je crois et pour comprendre aussi. Comme le programme portait sur le vingtième siècle, elle me faisait réviser l'histoire. Souvent nos débats étaient houleux et je ne les éludais pas. Sans me moquer de ses outrances, j'en revenais sans cesse aux arguments des manuels, aux témoignages, aux travaux



des historiens. « Le monde a changé, grand-mère ! Quand tu étais petite, on ne cherchait pas la vérité, c'était pas des cours, tout ce qu'on te disait, c'était de la propagande. » Elle refusait de m'écouter. Ses lèvres tremblaient. J'insistais pourtant.

En seconde, je dus lire A l'ouest rien de nouveau de Remarque et étudier Les sentiers de la gloire de Kubrick. Il y aurait un contrôle. Je prétextai de mal comprendre ces œuvres et demandai à ma grand-mère de m'aider. Elle accepta.

J'eus la meilleure note mais ma grand-mère passa un terrible été. On lui avait tant dit que c'étaient eux, les ordures. Je m'en voulais un peu de l'avoir à ce point bouleversée mais je savais que j'avais bien agi. Je lui envoyai cette strophe en espérant que ça l'apaiserait un peu.

« Tu sais grand-mère,  
Quand on se fait autant la guerre,  
Et que ça ne mène à rien,  
C'est qu'on est moins ennemis que frères  
Et qu'il vaut mieux arrêter les bras de fer  
Et se tendre la main. »

J'allai souvent la voir cet été-là. On s'enfermait dans sa chambre. Elle me ressortait les reliques, me les racontait de nouveau mais les mots avaient changé et la vieille main qui tenait les photos ou les lettres étaient moins en colère. Elle disait maintenant « Putain de guerre ! » et non plus « Putain de Boches ! »

L'année suivante, elle m'accompagna au bureau de vote. C'était pour les européennes, dépasser les rancœurs pour construire autre chose. Quand elle choisit son bulletin, elle m'a dit qu'elle s'était rappelé la strophe que je lui avais écrite, et que, quand l'enveloppe était tombée dans l'urne, elle avait emporté toute la rage et l'aigreur des haines ancestrales, toutes ces fureurs, tous ces murs et ces barbelés.

- Je suis fière de toi, Grand-mère, lui dis-je.

-Merci à toi, petite fille, dit-elle en m'embrassant. Tu sais, grâce à toi, j'ai désappris ce qu'on m'avait inculqué.

